LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

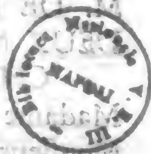
Ambigû mêlé de Scenes, de Chants, & de Danses.

par Favart.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1758.





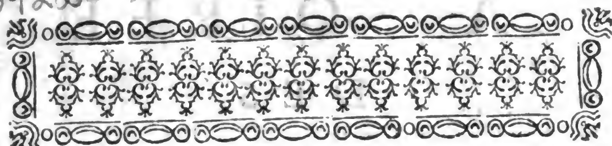


A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoit, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

UN GARÇON LIMONADIER,	*M. Sticotti.*
UN CATALAN,	*M. Marignan.*
LE CHEV. DE VENTILLAC,	*M. Baletti.*
M. BRIDAUT,	*M. De Heſſe.*
M. CRAQUET,	*M. Sciavarelli*
M. GOBEMOUCHE,	*M. Carlin.*
UN MARCHAND CLINCAILLER,	*M. Desbroſſes.*
UNE PETITE MARCHANDE DE CROQUET,	*La petite Louiſon.*
Madame DU REZEAU,	*Mlle. Deſglands.*
MARTON,	*Me. Favart.*
M. DE LESCOMPTE,	*M. Rochard.*
DEUX MARCHANDS DE CHANSON.	*M. Marignan.* / *M. Chanville.*
Madame BONTOUR,	*Me. Favard.*
Monſieur BONTOUR,	*Mlle. Deſglands.*
Mlle. CHOUCHAU,	*Mlle. Coraline.*
LA VICTOIRE, Grenadier,	*M. Chanville.*
GRIFONET, Clerc de Proc.	*M. Desbroſſes.*
UN SOLDAT DU REGIMENT D'ORLEANS,	*M. Marignan.*

SAVOYARDS, SAVOYARDES.

SOLDATS, & Gens de differens états.



LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

Le Théatre représente la partie des beaux Boulevards illuminée ; plusieurs tables sont dans le fond & sur les aîles, au pied des arbres, Différentes personnes de tous les états y sont assises : des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche au son des hautbois & des cornemuses.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, M. BRIDAUT, *jouant aux échecs*, UN CATALAN.

UN CATALAN.

AIR Noté, N°. 1.

ALLONS gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils,
Vos façons & vos courbettes
Sont en vogue en ce pays.
On voit faire vos pirouettes

Aux Financiers, aux Robins, aux Marquis ;
On ne rencontre à present à Paris
Que Marionnettes.

Minaudez, vieille Coquette,
Coëffez-vous en papillon ;
D'une fille à la jaquette
Affectez le petit ton.
Vous, Barbon, galant à lunettes,
Prenez les airs d'un petit Adonis :
On ne voit plus à présent à Paris
Que Marionnettes.

M. BRIDAUT.

Au diable soit la musique ; j'ai perdu.

LE CHEVALIER *aux Catalans.*

Retirez-vous, Faquins.

SCENE II.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT, LE GARCON DE CAFFE'.

LE CHEVALIER.

GARÇON ?

LE GARÇON.

On y va. (*à la Cantonade.*) Hé ! la Ripopée, donnez de l'Orgeat à ces Messieurs, & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon ?

LE GARÇON.

Allons, allons. (*à la Cantonade.*) Que l'on porte une tasse de Chocolat à ce vieux Commandeur qui est avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon, viendras-tu, bélitre ?

LE GARÇON.

Parbleu, on ne sçauroit servir tout le monde à la fois.

LE CHEVALIER.

Parle donc, hé! maroufle, tu dois tout quitter, quand le Chevalier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON.

Hé! bien, que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON.

La bonne chienne de pratique !

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

Ecoute, écoute; Garçon, as-tu la Gazette ?

LE GARÇON.

Elle n'est pas encore arrivée; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours en attendant; emporte ces échets. [*à M. Bridaut.*] Tenez, M. Bridaut, lisez.

SCENE III.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT.

M. BRIDAUT.

Lisons; pour moi, je tiens que rien n'orne tant l'esprit que les lectures utiles. [*Il lit*] Biens Seigneuriaux, Terres, Châteaux & Seigneuries du Marquis Pharaon à vendre par Décret forcé.

LE CHEVALIER.

Passons, passons, j'ai assez de biens Seigneuriaux.

M. BRIDAUT *lit.*

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc; qui est-ce qui achete de ces miseres-là ?

M. BRIDAUT *lit.*

Vente d'effets de la succession de M. Bartolin, Avocat suivant la Cour, rue du Petit Heurleur. Cabriolet, un Deshabillé en chenille, Plumets blancs & nœuds d'épée de la derniere mode, collection de Musique Italienne, une Guitarre & une Vielle; point de livres de Droit.

[*Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un sol, en fait des mouillettes & les trempe dans son verre d'eau.*]

M. BRIDAUT *continue.*

De M. l'Abbé Fignolet rue Poupée; une caisse d'Evantails, vingt piéces de Rubans à la Frivolité, à la Bastienne & à la Tronchin, Jarretieres brodées, Coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, Boëte à mouches émaillée, Lorgnettes d'Opera, Toilette portative, & une collection de Romans, dont la vente se fera après la Vacation.

LE CHEVALIER.

Après la Vacation!

M. BRIDAUT.

Toute sorte de Vins & de Liqueurs fines, Linge de table, Batterie de cuisine après le décès de M. Gras-double, Chanoine d'Avalons, Place aux Veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au solide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chasse complet de la succession de M. Carnage, Docteur en Medecine, rue de la Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Messieurs de la Faculté; c'est bien assez que vous exerciez votre humeur massacrante dans les villes, sans dépeupler encore nos plaines.

M. BRIDAUT *lit.*

Demandes particulieres. Un homme de la premiere considération auroit besoin pour l'éducation de son fils unique d'un Précepteur qui sçût au moins lire &

écrire ; les gages sont de 300 livres. La même personne auroit aussi besoin d'un bon Cuisinier, dont les honoraires seront de cent louis, sans les profits ; il sera reçu à l'essai ; il y aura concours.

LE CHEVALIER *trempant sa mouillette.*

C'est un homme judicieux ; vive la bonne chere.

M. BRIDAUT.

Un jeune homme qui vient d'hériter de 30000 écus, voulant employer son argent à des acquisitions utiles & honorables, prie en conséquence les personnes qui auront à vendre des oignons de Tulipe, des Magots, des Porcelaines & des Papillons, d'en donner avis dans la prochaine Feuille.

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà Monsieur Craquet, la fleur des Politiques du Palais Royal.

SCENE IV.

M. CRAQUET, M. BRIDAUT, M. GOBEMOUCHE, LE CHEVALIER.

M. CRAQUET.

BOn-jour, Messieurs.

M. BRIDAUT.

Et M. Gobe-mouche, bel esprit, aussi brillant que profond.

M. GOBEMOUCHE.

Ah ! Monsieur !

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

M. BRIDAUT.

Hé ! bien, quelles nouvelles ?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer la guerre au Mogol, il a déja envoyé par terre soixante mille

chariots de munition pour faire le siége de Deli.

M. BRIDAUT.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Messieurs ; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en pense M. Gobemouche ?

M. GOBEMOUCHE.

Hé ! mais...mais...Messieurs...hé, hé...

LE CHEVALIER.

Je suis de votre sentiment.

M. CRAQUET.

On assure que la Place ne tiendra pas plus de sept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous mocquez-vous ? Je la prendrois, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures ; morbleu, j'ai un projet......

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, M. Bridaut ; est-ce dans vos livres de compte ?

M. BRIDAUT.

Doucement, M. le Chevalier : ne méprisons personne ; quoique Marchand Papetier, j'en sçais peut-être autant que vous. Apprenez que c'est moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conséquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'est tout ce que vous pourriez dire, si vous aviez été comme moi dans le service.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu ?

M. GOBEMOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne ne nous écartons point : tout ce que l'on peut espérer, c'est que le Turc envoye une Flotte au secours.

M.

M. BRIDAUT.

La vîlle feroit prife avant. Je ne m'en tiendrois pas là. J'irois tout de fuite à Conftantinople ; je n'aurois que le Nil à paffer.

LE CHEVALIER.

Le Nil ! Eh ! où diable prenez-vous le Nil, M. Bridaut ?

M. CRAQUET.

C'eft un Fleuve de Tartarie.

M. BRIDAUT.

De Tartarie, de Tartarie.....je m'en rapporte à M. Gobemouche.

M. GOBEMOUCHE.

Hé, hé ! Meffieurs.... Meffieurs....A dire la vérité. On fçait.... parbleu, cela parle tout feul.

LE CHEVALIER.

Je fuis charmé que vous me donniez raifon.

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous ? C'eft bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la carte.

LE CHEVALIER.

Holà, Garçon, la carte.

LE GARÇON.

Comment, la carte ! Pour un verre d'eau.

M. BRIDAUT.

On te demande la carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, M. Bridaut.

M. GOBEMOUCHE.

Eh ! oui, oui, vous allez voir, vous allez voir fi j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà.

LE CHEVALIER *renverfe fon verre fur la Carte.*

Remarquez bien ; tenez, Monfieur, voilà le Nil.

M. BRIDAUT.

Garre, garre ; voilà le Nil qui fe déborde.

LE CHEVALIER.

Eh! que diable! C'est que vous m'impatientez avec vos ignorances.

M. BRIDAUT.

Vous êtes un impertinent.

M. CRAQUET.

Eh! Messieurs, Messieurs.

M. GOBEMOUCHE.

Entendons-nous, entendons-nous.

LE CHEVALIER *donnant un soufflet à M. Bridaut.*

Sandis, voilà pour t'apprendre à vivre.

Bridaut le rend à Craquet qui le rend à Gobemouche.

M. GOBEMOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

(*Chacun fuit d'un côté différent.*)

SCENE V.

UN PETIT MARCHAND CLINCAILLER.

Air : *Achetez.*

Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix ;
Peignes d'ivoires pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris ;
V'là des pompons pour ces Demoiselles,
Et des jolis étuis garnis ;
V'là des sifflets pour les Pieces nouvelles ;
Depuis long-tems j'en fournis à Paris.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix.

V'là pour les prudes Coquettes
Des éventails à lorgnettes,
Des lanternes pour les Jaloux,
Pour les Argus, v'là des lunettes ;
Venez tous faire vos emplettes ;
J'ai des bijoux de tous les goûts ;
Fines éguilles
Pour ces Filles,

Pour les Abbés v'là des flacons,
Des curedens pour les Gascons.

Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix :
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris.

SCENE VI.

LE CLINCAILLER, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE.

V'Là la p'tit' Marchand' de plaisir.
Qu'est-c' qui veut avoir du plaisir ?
Venez Garçons, venez Fillettes;
J'ai des croquets, j'ai des gimblettes,
Et des bonbons à choisir.
V'là la p'tit Marchand' de plaisir;
Du plaisir, du plaisir.

LE CLINCAILLER.

Ecoute, écoute, Louison; as-tu déja beaucoup vendu, mon Enfant ?

LA MARCHANDE.

Non, Papa; mais voilà un louis qu'un Monsieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouser, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINCAILLER.

Donne, c'est toujours quelque chose; les honnêtes gens se soutiennent comme ils peuvent; mais auras-tu assez d'adresse pour t'acquitter de ta commission.

LA MARCHANDE.

Oh ! que oui, Papa, ce n'est pas mon coup d'essai.

LE CLINCALLER.

Peste !

LA MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman

écrivoit dès que vous étiez sorti.

LE CLINCAILLER.

Ah ! la petite Masque !

LA MARCHANDE.

Qu'avez-vous donc, Papa ?

LE CLINCAILLER.

Rien, rien : va de ton côté & moi du mien. Il faut avouer que voilà une petite Fille qui a d'heureuses dispositions. (*Il sort en chantant.*) Achetez des boutons, tons, tons, des boutons d'Allemagne, des boutons d'Tombac.

LA MARCHANDE *s'en allant.*

V'là la p'tit' Marchande de plaisir &c.

SCENE VII.

Madame DU REZEAU, MARTON.

MARTON.

IL me semble, Madame, que vous soutenez l'état de Veuve assez gaiement.

Air. *Prenons au Village une Maîtresse.*

Des liens fâcheux du Mariage,
Heureuse qui peut se dégager ;
Mais on perd son temps dans le veuvage
Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.
L'oiseau qui s'échappe de sa cage,
De la liberté sent l'avantage :
Le partage
Du bel âge
Est d'en faire un bon usage.

Madame DU REZEAU.

Depuis cinq ans veuve avec courage,
Un pareil état commence à m'affliger.
Toutes les nuits
Dans les ennuis
Veuve se plaint,
Soupire & craint.

MARTON.

Votre Epoux fatigant
Etoit un ours.

Madame DU REZEAU.

Il me grondoit ſouvent;
Mais pas toujours.
Si j'avois des tourmens,
J'avois auſſi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien, fait à propos,
Fait oublier bien de maux.
Mais ne regrettez point votre eſclavage,
Vous devez ſonger
A vous dédommager.

Madame DU REZEAU.

Marton, as-tu dit au Cocher de ſe trouver à trois heures du matin vis-à-vis le grand Caffé.

MARTON.

Oui, Madame : nous paſſerons donc ici la nuit ?

Madame DU REZEAU.

Oui; Monſieur le Chevalier de Bouteſelle nous y donne à ſouper.

MARTON.

Sans Mademoiſelle votre Fille....

Madame DU REZEAU.

Sans Mademoiſelle ma Fille : qu'avons-nous beſoin de cette petite Mijaurée ? Je ſuis fort mécontente de ſes manieres.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

Madame DU REZEAU.

Comment, ce qu'elle ma fait ? A peine a-t-elle dix-huit ans, qu'elle veut déjà ſe donner les airs d'être jolie aux dépens de ſa Mere !

MARTON.

Cela n'eſt pas bien.

Madame DU REZEAU.

Je ne ſçaurois parvenir à lui faire mettre un fichu : quand on la regarde, elle ſe redreſſe toujours, & reſpire d'une maniere tout à fait impertinente.

MARTON.

Ah, le mauvais caractere !

Madame DU REZEAU.

Il ſemble qu'elle prenne à tâche de cauſer des diſtractions à ceux qui me parlent !

MARTON.

Vous avez raiſon ; M. le Chevalier eſt fort ſujet à ces ſortes de diſtractions-là. Par exemple....

Madame DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton ; j'y vais mettre bon ordre : je la renferme demain dans un Convent pour le reſte de ſes jours.

MARTON.

C'eſt bien fait ; mais qui menera donc votre commerce ?

Madame DU REZEAU.

Mon commerce ? Je le quitte, Marton, je le quitte ; il ſeroit beau qu'une Femme comme moi vendît encore du galon & de la dorure.

MARTON.

Ah ! Madame, depuis quelque temps, vous en donnez plus que vous n'en vendez.

Madame DU REZEAU.

Je me marie demain ; celui que j'épouſe eſt un des meilleurs Gentils-hommes.

MARTON.

Qui ? Monſieur de l'Eſcompte ?

Madame DU REZEAU.

Qui te parle de M. de l'Eſcompte ? Suis-je faite pour un Agent de Change ? C'eſt Monſieur le Chevalier Bouteſelle que j'épouſe.

MARTON.

Miſericorde ?

Madame DU REZEAU.

J'aurai de beaux Laquais, Marton

MARTON.

Et Monſieur, de jolies Femmes de Chambre.

Madame DU REZEAU.

J'aurai un Intendant

MARTON.

Et Monſieur, une Femme de Charge.

Madame DU REZEAU.

Je ferai de toi une Fille d'honneur.

MARTON.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Je me promenerai toutes les après dînées sur le Boulevard en Cabriolet ; j'apprendrai à mener.

MARTON.

A commencer par votre Mari.

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prendrai un carosse.

MARTON.

Et M. le Chevalier une chaise de poste.

Madame DU REZEAU.

Comment ! Il me semble que tu doutes de ses sentimens pour moi ?

MARTON.

Oh ! pas autrement ; mais en avez-vous des preuves bien solides ?

Madame DU REZEAU.

De très-solides. Par exemple, il a bien voulu accepter de moi trois cent louis pour remonter sa Compagnie ; il n'a point fait difficulté de me demander encore deux mille aunes de point d'Espagne pour galonner ses soldats sur toutes les coutures ; tout sera chamarré jusqu'aux bottines : cela fera la plus brillante Compagnie, le plus beau coup-d'œil !

MARTON.

Et le plus singulier. Mais il me semble que votre cher Futur se fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Il est peut-être déjà arrivé : holà, garçon, garçon.



SCENE VIII.

Madame DU REZEAU, MARTON, LE GARÇON DE CAFFÉ.

Madame DU REZEAU.

N'A-t-on pas commandé ici à souper pour trois personnes ?

LE GARÇON.

Oui, Madame, & le couvert est très-proprement mis dans la petite chambre qui donne sur l'égout.

Madame DU REZEAU.

C'est cela, conduisez-nous-y.

LE GARÇON.

Je n'ai point ordre de cela, Madame.

Madame DU REZEAU.

Comment ! N'est-ce pas le Chevalier Boutéselle, un grand jeune homme d'une taille légere, en plumet, de grands cheveux natés & en uniforme?

LE GARÇON.

Non, Madame.

Madame DU REZEAU.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE GARÇON.

Pardon, Madame, je n'ai pas le tems de m'arrêter. Allons ? allons, on y va.

Madame DU REZEAU.

Attendons ici : le Chevalier est trop galant homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué ; il en donne tant qu'on en veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'est-ce que je vois ? Quel fâcheux contretemps ! C'est M. de l'Escompte.

SCENE

SCENE IX.

Madame DU REZEAU, MARTON, M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE L'ESCOMPTE.

AH ! ah ! vous voilà, ma chere Maman ! Comment ! si tard aux Boulevards !

Madame DU REZEAU.

Oui, j'avois des vapeurs, je suis venue ici avec Marton pour les dissiper, & j'étois bien-aise d'être seule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop ?

MARTON.

Cela se pourroit bien ; ce sont des vapeurs de Veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hé ! bien, pour les faire passer, nous parlerons de notre Mariage ; c'est le moment de terminer nos affaires. Il y a neuf ans que Madame me berce d'espérances ; elle doit se souvenir qu'en 749 nous nous sommes fait une promesse de Mariage respective quatre ans avant la mort de son mari. J'ai cet effet dans mon porte-feuille.

MARTON.

Hé ! bien, vous n'avez qu'à le négocier sur la place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'est point question de plaisanterie ; il est tems de nous marier ou jamais.

Madame DU REZEAU.

Ou jamais, c'est bien dit ; *(bas à Marton.)* mais je vois une petite Marchande qui vous fait de signes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hé ! bien, Madame, quel est le résultat ?

Madame DU REZEU, *bas à Marton.*

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien, vous êtes d'une inquiétude.....

SCENE X.

Les Acteurs précédens, UNE PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE *chante.*

V'Là la p'tit' Marchand' de plaisir;
Qu'est ce qui veut du plaisir?
Du plaisir, du plaisir.

(*à M. de l'Escompte.*)

Monsieur, ne vous faut-il rien du nôtre?

Madame DU REZEAU, *à la petite Marchande.*

Oui, oui, venez-çà.

M. DE L'ESCOMPTE, *à part.*

Ouais, il y a ici du mystere: observons.

LA MARCHANDE *présente des cornets à M. de l'Escompte, & donne un Billet à Madame du Rezeau.*

Tenez, Monsieur, prenez ces cornets.

M. DE L'ESCOMPTE *saisit le Billet & la petite Marchande s'enfuit.*

Doucement, doucement. Ah! ah! un billet, c'est de l'écriture de M. le Chevalier Boutefelle.

Madame DU REZEAU.

Eh! vous rêvez, Monsieur.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh! non, Madame; son caractère m'est familier; j'ai plusieurs obligations de sa main.

Madame DU REZEAU.

Quoiqu'il en soit, remettez-moi ce billet.

M. DE L'ESCOMPTE.

Je ne le rendrai point que je ne sois éclairci de mes soupçons.

Madame DU REZEAU.

Hé ! bien, autant vaut que vous soyez instruit la veille que le lendemain, j'épouse le Chevalier.

M. DE L'ESCOMPTE.

Est-il possible ? Comment ! Un Petit-Maître !

MARTON.

Madame se fait Petite-Maîtresse : les voilà de niveau.

M. DE L'ESCOMPTE.

Un étourdi qui n'a d'autre mérite que celui d'amuser les Femmes avec le jargon de la frivolité pour en faire des dupes !

Madame DU REZEAU.

Air : *Sotte methode.*

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant;
Vif, complaisant;
Plaisant,
Railleur aimable,
Traitre, adorable;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.
D'un fad langage,
D'un froid persiflage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout sçavoir,
Il veut tout voir :
Sur tout il chicane
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût,

Madame DU REZEAU.
Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Et sur le ton plaisant;
Railleur aimable,
De tout capable;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.
De la femme qu'il aura
Bientôt il se lassera.

MARTON.
On s'attend bien à cela;
Mais chacun a de son côté
Même liberté,
Et rien ne sera gâté.
A peine on se voit
Sous le même toit,
Chacun comme étranger
Peut vivre à sa guise,
Et s'arranger
Sans qu'on s'en formalise.

Madame DU REZEAU.
Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Libre en ses desirs;
De plaisirs en plaisirs
Sans cesse il vole,
Toujours frivole;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.
L'esprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice,
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la coulisse
D'un souper lui parlera.
Viens, c'est à l'écart
Sur le rempart.
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Pensant après,
On donne essor
Aux malins traits;
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragouts,
Chevaux,

Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit
au fruit,
Au bal on acheve la nuit.

Le matin mis comme un valet,
Pâle & défait,
Monsieur dans un cabriolet
Part comme un trait,
Et pousse deux
Chevaux fougueux,
Qui secouant leurs crins poudreux,
Renversent ceux
Qui sont contre eux,
Et s'échappant
En galopant,
Dans ce fracas
Doublent le pas.

Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez plusieurs femmes de nom,
Leur fait la cour pour les trahir;
Les aime comme on doit haïr:
Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Maignan, chez l'Empereur *,
Demander des assortimens,
Des rivieres de diamans
Pour sa Déesse d'Opera
Qui bientôt s'en rira.

Madame DU REZEAU & MARTON.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en est fait; Madame, avec de pareils sentimens; vous n'êtes plus digne de moi.

Madame DU REZEAU.

C'est bien dommage!

* Fameux Bijoutier.

MARTON.

Nous avons dequoi nous en consoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à présent le stile de votre beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah ! voyez à présent, cela m'est égal : vous y verrez qu'il m'adore, & qu'il va se rendre ici afin de convenir des articles.

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hom. Ceux-ci ne seront pas de votre goût ; écoutez : (*Il lit*) *Madame, je viens de recevoir l'ordre de partir sur le champ avec ma Compagnie ; j'ai jugé à propos de vous épargner la tristesse de nos adieux.*

Madame DU REZEAU.

Ah ! Ciel !

M. DE L'ESCOMPTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

Madame DU REZEAU.

Le pauvre garçon !

M. DE L'ESCOMPTE.

Et j'y succomberois infailliblement, si Mademoiselle votre Fille n'avoit la complaisance de m'accompagner pour me donner quelque consolation, afin de m'empêcher de mourir.

Madame DU REZEAU.

Ah ! le scélérat !

M. DE L'ESCOMPTE.

Je l'épouse en reconnoissance d'un si bon procédé ; ce que j'ai reçu de vous est un à compte sur sa dot. Le Chevalier DE BOUTESELLE.

MARTON.

Le pauvre garçon !

Madame DU REZEAU.

Je suis trahie, ruinée, assassinée ; eh ! vîte, eh ! vîte, des chevaux de poste & en quantité, je veux courir à franc-étrier pour les rejoindre plûtôt.

MARTON.

Hoé, hoé, hoé.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite, & je m'en console.

SCENE XI.

DEUX CHANSONNIERS *chantent alternativement les couplets suivans:*

Air : *Comme un oiseau.*

VOus qui voulez des chansonnettes,
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's, & Garçons.
Fermez la bouche, ouvrez l'zoreilles;
Vous entendrez des merveilles;
Chansons, chansons.

Un Philosophe d'importance
Va changer les moeurs de la France,
Par ses leçons :
On verra sa morale utile
Réformer la Cour & la Ville;
Chansons, chansons.

Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons :
Les petits Commis de province
Ne prendront plus des airs de Princes;
Chansons, chansons.

On verra les époux fidéles
S'aimer comme des tourterelles
A l'unisson;
Le monde se fera scrupule
De les tourner en ridicule;
Chansons, chansons.

Les Officiers dans leur absence
Auront toujours même constance

Pour leurs tendrons ;
En revenant près de leurs Belles
Ils les retrouveront fidelles ;
Chanſons, chanſons.

Les Abbés auront l'air moins leſte,
Tout va prendre le ton modeſte
Juſqu'aux Gaſcons ;
On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
Chanſons, chanſons.

Ces politiques inutiles
Dans les Caffés prenant des Villes
A leur façon,
Vont regler, non le Miniſtere,
Mais leur maiſon qui ne l'eſt guère ;
Chanſons, chanſons.

Nymphes du Cours dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaëton,
Vous n'irez plus en maſcarade
Du deshonneur faire parade ;
Chanſons, chanſons.

Les Marchands des Boulevards prient les Chanſonniers de jouer du violon pour les faire danſer.

MENUETS ET CONTREDANSES.

SCENE XII.

Madame BONTOUR, *déguiſée en Savoyarde*, UNE SAVOYARDE.

Madame BONTOUR.

JE te ſuis bien obligée, ma petite amie ; de l'habit que tu m'as prêté ; voilà pour ta peine : ſi je réuſſis, je t'en donnerai encore autant. Allons nous mettre en ſentinelle.

SCENE

SCENE XIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCHOU.

M. BONTOUR.

Allons, gai, réjouissons nous
Et faisons les foux.

Mettons nous ici, ma chere mademoiselle Chouchou. Garçon, du ratafia, des macarons, de l'eau d'or & des meringues : c'est ici que doit nous rejoindre notre compagnie pour voir la Fête que l'on donne ce soir sur les Boulevards en réjouissance de notre victoire.

mlle. CHOUCHOU.

madame Bontour n'y viendra-t-elle pas ?

m. BONTOUR.

Bon, elle est ennemie de tous divertissemens, tels innocens qu'ils puissent être ; elle est d'une jalousie insupportable, & si je veux jouir d'un peu de bon tems, il faut que je m'échappe.

Air :

Tandis que ma femme sommeille,
Suivons les plaisirs,
Tout sert nos desirs ;
Avec nous, le tendre Amour veille,
Allons, gai, réjouissons-nous.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouissons-nous,
Et faisons les foux.

Mlle CHOUCHOU.

Si votre femme vous chagrine,
Laissez la crier ;
On peut s'égayer
Avec un autre à la sourdine ;
Allons, gai, réjouissez-vous
Avec votre voisine.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouissons nous,
Et faisons les foux.

M. BONTOUR.

Que de soucis dans le ménage,
De soins, d'embarras !
De tout ce tracas,
Bien sot qui ne se dédommage.
Allons, gai, réjouissons-nous;
Il faut suivre l'usage.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouissons,
Et faisons les foux.

SCENE XIV.

Madame BONTOUR, *en Savoyarde, & les Acteurs précédens.*

M. BONTOUR.

A Votre santé, Mademoiselle Chouchou.

Mlle. CHOUCHOU.

A la votre, M. Bontour.

Madame BONTOUR *en Marmotte, chante & danse en s'accompagnant du Triangle.*

Non, je n'aimerai jamais que vous,
Qu'un pareil destin doit faire de jaloux.
Non, je n'aimerai jamais que vous.

(*à part.*) Ah ! voilà mon coquin de mari avec Mademoiselle Chouchou, sa petite Marchande de modes; ils ne me reconnoîtront pas sous cet habit de Marmotte, je vais les traiter comme ils le méritent. (*à M. Bontour & à Mlle. Chouchou.*) Voulez-vous un petit air, Monsieur & Madame ?

M. BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà, cela nous réjouira: de quel pays êtes-vous, ma petite ?

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour servir vous, Monsieur.

M. BONTOUR.

Ah ! pour servir moi, bien obligé ; hé bien, chantez-nous quelque chose.

Madame BONTOUR.

Air. *Catherinette.*

Quand la Fillette
Est à marida,
Larirette,
On la souhaite,
C'est à qui l'aura ;
La pauvrette !
Aussi-tôt qu'on l'a,
Larirette,
La pauverette !
On la laisse-là.

M. BONTOUR.

Parbleu, c'est la vérité : par exemple, Madame Bontour & moi, nous nous aimions comme deux tourterelles avant notre mariage.

Madame BONTOUR *à part.*

Ah ! le traître ! (*Elle chante.*)

Air : *C'est a toi, Charmante Brune.*

Un Epoux, un hirondelle,
Ne se fixent pas long-tems ;
Tous les deux à tire d'aîle
Cherchent toujours le Printemps. } *bis.*

Un Amant est tout de flamme ;
Mais l'Hymen refroidit l'air ;
Tout Epoux près de sa Femme,
Grelotte comme en hiver. } *bis.*

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour ne nous croit pas ici assurément.

M. BONTOUR.

Non, elle dort à présent de tout son cœur dans son petit lit à part.

Mlle. CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

M. BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le tems, je vous en réponds ; laissons cela, ne pensons qu'à nous divertir.

Madame BONTOUR.

C'est bien dit, je vais vous donner du divertissement, moi.

M. BONTOUR.

Très-volontiers, je crois qu'elle est jolie, au moins, la petite Marmotte. Voyons, voyons, ôtez ce mouchoir qui vous cache le visage.

Madame BONTOUR.

Non, non, Monsieur, une serine m'est tombée sur la tête.

M. BONTOUR.

Une serine !

Madame BONTOUR.

Si, si, una fredoura, una...Come ? Come ? una flussion.

M. BONTOUR.

Ah ! une fluxion !

Madame BONTOUR.

Allons, Monsieur, voyez ma petite curiosité.

M. BONTOUR.

Est-elle jolie votre petite curiosité ?

Madame BONTOUR.

Oh ! oui, Monsieur, on y voit l'armée de la guerre, & toutes sortes de petites aventures bourgeoises qui vous amuseront ; je ne montre pas ça à tout le monde.

Mlle. CHOUCHOU.

Voyons, voyons, nous sommes discrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque chose, mon bon Monsieur. J'ai un coquin de Mari qui m'abandonne ; ma chere Madame, ah ! j'ai bien de la peine, priez Monsieur votre Amoureux pour moi.

M. BONTOUR.

Tiens, ma Petite.

Madame BONTOUR.

Grand-merci, Monsieur, mettez-vous-là. (*Elle leur montre la curiosité.*) Vous allez voir tout ce que vous allez voir. Voilà l'Armée de la Guerre, voilà la fameuse descente de Messieurs l'zAnglois.

Air : *Trinque, trinque, trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes
Qui venoient tenter des exploits nouveaux ;
Leur troupe s'avance à toutes jambes,

Mais c'est du côté de leurs grands vaisseaux,
Dès qu'on est à leur poursuite,
Ils regagnent pavillon ;
Eh! trinque, trinque, trin,
Pour les faire aller plus vîte,
Il leur faut un coup d'Eguillon.

Voici un changement de décoration.

Même air.

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers,
La Victoire qui les accompagne
Vole sur les pas de nos Officiers,
Chacun d'estoc & de taille
Bravement s'escrimera,
Eh! zingue, zingue, zingue,
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue, pon, pon, pon, Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée; victoire, victoire, ton, ton, ton, teronton, ton. Voici maintenant les armées Impériale & Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp tranquille
S'endort le Prussien ;
C'est un sûr azile
Où l'on ne craint rien ;
Mais le Général Daune,
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil matin.

Remarquez comme les ennemis abandonnent leurs canons & leurs tentes qui les embarrassoient, & font de leur armée un camp volant.

Vous allez voir présentement une petite Avanture Bourgeoise, arrivée depuis peu sur les Boulevards. Mais chut.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, oui, nous n'en dirons rien.

M. BONTOUR.

C'est une petite partie nocturne qu'un bon mari a fait avec sa maîtresse ; il fait coucher sa Femme, &

fait ſemblant d'aller ſe mettre au lit.

Air : *Là-bas deſſous ces verds pommiers.*

Mais la Femme en a du ſoupçon,
Farlarira don, don ;
Allez avec votre Tendron,
Hon, hon, hon !
Petit Fripon,
Farlarira, larira, dondaine,
Farlarira don, don,

Air : *A ! la voilà, la voilà.*

Cet Epoux dans un doux tranſport,
Dès qu'il croit qu'elle dort ;
Sort.

M. BONTOUR.

Ah ! ah ! on diroit que c'eſt notre Avanture.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, voilà qui eſt plaiſant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*elle continue.*)

Et ſa femme d'un autre part,
Pour les ſuivre au Rempart ;
Part.

Mlle. CHOUCHOU.

Ce ne ſeroit pas là notre compte ?

M. BONTOUR.

Nenni, parbleu,

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*elle chante.*)

En marmotte s'habilla,
Les ſurprit & les étrilla, les étrilla.

M. BONTOUR.

Que vois-je ? C'eſt ma Femme.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour !

Madame BONTOUR. (*Elle pourſuit M. Bontour en le roſſant.*)

Oui, la voilà, la voilà, la voilà.

Mlle. CHOUCHOU.

Au ſecours, au ſecours.

M. BONTOUR.

A l'aide, à l'aide.

Madame BONTOUR.

Au Guet, au Guet.

Danse des Savoyards, qui se rèjouissent du succès de Madame Bontour.

SCENE XV.

LA VICTOIRE, *Grenadier*, UN GARCON.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tous les cœurs sont réjouis
Dans ce bon pays de France,
Tous les cœurs sont réjouis
Par tout où régne LOUIS.

Garçon, à boire.

LE GARÇON.

Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE.

Je suis bien ici, qu'on me serve.

LE GARÇON.

On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE.

Comment, ventrebleu, tu n'as jamais eu de meilleure compagnie ; apprends que je suis Grenadier, que j'ai pour camarades des Princes du Sang.

LE GARÇON.

Oh ! je n'ai plus rien à dire, qu'est-ce qu'il vous faut, de la bierre ?

LA VICTOIRE.

Fi donc, c'est une boisson Angloise ; donne moi du vin.

LE GARÇON.

Je suis à vous.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Fantins.*

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre,
Abbés, Robins, Financiers,
A Paris font les Guerriers ;
Chaque jour de quelque Iris,
Brusquement le cœur est pris ;
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans & qu'aux Maris.

SCENE XVI.

LA VICTOIRE, GRIFFONET, *Clerc de Procureur.*

GRIFFONNET.

Eh ! bon jour, notre cher Cousin.

LA VICTOIRE.

Ah ! ah ! C'est toi, l'ami Griffonnet.

GRIFFONNET.

Je suis charmé de te voir, mon pauvre Nicolas Flanchon.

LA VICTOIRE.

Tout beau ! ne m'appelle plus comme cela ; je me nomme la Victoire ; je suis annobli depuis que tu ne m'as vû.

GRIFFONNET.

Où sont tes Titres ?

LA VICTOIRE.

Les voilà : c'est mon arc-en-ciel de fer ; quand on s'en sert bravement pour le bien de l'Etat & le service de son Prince, ça vaut mieux que tous les parchemins du monde.

GRIFFONNET.

Tu as raison ; c'est de la bonne Noblesse, celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpe-jeu, j'risqu'ons nor' personne pour l'acquérir,

au

au lieu que bien d'autres ne risquent que des zeros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle avanture es-tu à Paris.

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir ici placer de l'argent que j'ai hérité des Anglois ; cependant, je pars demain pour rejoindre ; si tu veux, tu seras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais....

LA VICTOIRE.

Quoi ! mais ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je suis toujours Clerc de Procureur, & bel esprit ; je fais des piéces d'écritures pour ruiner des familles, & des piéces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais là un chien de métier, mon ami.

GRIFFONNET.

Air : *Voilà la différence.*

Comme toi, dans mes exploits
J'ai des risques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la ressemblance.
Je montre le fruit des miens,
Tu caches celui des tiens :
Voilà la différence.

Crois-moi, Cousin, il n'est rien tel que d'aller tête levée : vive la guerre & les gens de cœur pour cela.

GRIFFONNET.

Ce n'est pas le cœur qui me manque, je suis François, mais tu as déjà dix ans de service, avant que je parvienne comme toi, & que je sache faire l'exercice à la Prussienne.

LA VICTOIRE.

Tarare. Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Tout François dans les combats
Devient Héros au premier pas :
Il suffit que l'cœur nous mene.
Voilà not' vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Eh ! puis, je t'avouerai franchement, que je suis trop attaché à la profession de bel esprit.

LA VICTOIRE.

Est-ce que tu la crois incompatible avec la notre ?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France un vaillant Militaire
Unit l'esprit à la valeur :
Les graces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur :
J'aurions une liste fort ample
Des biaux esprits qui sont Héros.
On t'en citera maint exemple
Parmi nos braves Généraux.

Tête-bleu, je ne conseillerois pas aux plus habiles d'en faire assaut avec eux ; c'est qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous poussent des bottes, pif, paf. .. Hé ! bien dans la bataille, c'est de même ; l'esprit vif, la tête froide, le cœur chaud, en trois mots, voilà leur portrait.

GRIFFONNET.

Tu me décides ; donne-moi la cocarde.

LA VICTOIRE.

Tiens, voilà mon chapeau ; je te fais soldat, & puisque tu as la fureur du bel esprit, je te crée Chansonnier du Regiment.

GRIFFONNET.

Soit ; je chanterai nos Généraux, & je chansonnerai nos ennemis.

LA VICTOIRE.

Tu ne manqueras pas de matiere : marche à moi Ah ! çà ; qu'est-ce que tu veux d'engagement ?

GRIFFONNET.

D'engagement...Fi donc, est-ce que l'on vend le service, que l'on doit à sa Patrie ; l'on est trop payé par la gloire que l'on en retire, je sers *gratis* : morbleu, *gratis*.

LA VICTOIRE.

Embrasse-moi, Cousin, à cette noble ardeur, je reconnois mon sang.

GRIFFONNET.

Tête-bleu, ventre-bleu, je me crois déjà dans l'action avec les ennemis.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Par la sembleu je vous enferre
Ces drôles-là.

LA VICTOIRE.

Doucement, Frere :
Parle mieux des gens aguerris
Pour qui la Victoire a des charmes :
C'est la valeur des ennemis
Qui fait la gloire de nos armes.

GRIFFONNET.

Qu'est-ce que j'entends ?

LA VICTOIRE. C'est notre ami la Fleur, soldat au Régiment d'Orléans, qui vient ici avec sa recrue, & tout le peuple qui se réjouit des avantages que nous avons remportés.

GAIFFONNET. Allons morbleu, Vive le Roi.

SCENE XVII. *& derniere.*

LA VICTOIRE, GRIFFONNET, Mr. BONTOUR, Me. BONTOUR, LA FLEUR, *Soldat, & nouveaux Enrôlés. Differentes personnes du peuple.*

DIVERTISSEMENT. (*Ici se chante le Duo.*)

LA VICTOIRE *à Griffonnet.*

JE veux au bout d'une campagne
Te voir déjà joli garçon ;
Des Héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton ;
Des Ennemis, ainsi que des Belles,
On est vainqueur en l'zimitant ;
Rli, rlan, rli, rlan :
On prend d'assaut les Citadelles,
Rlan, tanplan tambour battant.

LA FLEUR.

Braves garçons que l'honneur mene ;
Prenez parti dans Orléans,
Not' Colonel, grand Capitaine,
Est le Patron des bons vivans :
Dam' il falloit le voir en plaine
Ou le danger étoit l'plus grand,
Rli, rlan, rli, rlan :
Lui seul en vaut une douzaine,
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Nos Officiers, dans la bataille
Sont pêle mêle avec nous tous ;
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils vont aux coups.
Un Général, fut il un Prince,
Des Grenadiers se met au rang :
Rli, rlan, rli, rlan :
Fond sur l'zennemis & vous les rince,
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Vaillant & fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis,
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis,
Servir le Roi, servir les Dames,
Voilà l'esprit du Régiment :
Rli, rlan, rli, rlan :
Tous nos Guerriers sont bonnes lames,
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE *à un garçon.*

Viens vîte prendre la cocarde;
Du Régiment quand tu seras,
Avec respect, j'veux qu'on te r'garde;
Le Prince est l'Chef, & j'sons les bras.
Par le courage on se ressemble,
J'ons même cœur & sentiment:
Rli, rlan, rli, rlan;
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Rlan, tanplan, tambour battant.

Mr BONTOUR.

La jeune Agnés devint ma Femme,
J'étois le maître à la maison,
Au bout d'un mois changement d'gamme,
Elle fut pire qu'un Dragon.
Pauvres Epoux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un seul instant,
Rli, rlan, rli, rlan:
Rlan, tanplan, elle me mene,
Rlan, tanplan, tambour battant.

Madame BONTOUR.

Quand un Mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'Amant,
Frauder ses droits est un outrage
Que l'on excuse rarement;
S'il va courir la prétentaine,
Ne peut-on pas en faire autant?
Rli, rlan, rli, rlan:
Rlan, tanplan, on vous le mene.
Rlan, tanplan, tambour battant.

A notre esprit que l'on pardonne,
Il ne produit rien d'excellent;
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne,
Le cœur remplace le talent.
Messieurs, pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent,
Rli, rlan, rli, rlan:
Ne voyez rien que notre zèle,
Applaudissez tambour battant.

LA FLEUR *au Parterre.*

Je m'apperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos jeux;
La seule image de la guerre
Anime le cœur & les yeux;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste en m'imitant,
Et rli, rlan, & rli, rlan:
En vrai Dragon il chante & danse,
Rlan, tanplan, tambour battant.

Ce Couplet est de M. L.... FIN.